

Denis Voignier

LE VALET DE CŒUR

LE VALET DE CŒUR



dv-éditions

LE VALET DE CŒUR



1

Cela faisait quelque temps, quelques années en réalité, que Pierre n'avait emprunté cette route. La dernière fois, s'il avait bonne mémoire, c'était pour l'inhumation de sa grand-mère Louise, décédée à 75 ans d'une attaque cérébrale foudroyante. Tout semble aller, tout paraît vous sourire et paf ! d'un coup, un manipulateur, tapi dans l'ombre vous reprend, sans crier gare, ce qu'il vous a donné. Tout ceci en paraîtrait presque incohérent, voire scandaleux, injuste, si les scientifiques n'avaient démontré de longue date que le but final de la vie était bel et bien la mort.

Et voici que l'histoire se répétait. Pierre regagnait Chevroches, pour la disparation de son grand-père cette fois. Jérôme, le grand filiforme un peu voûté à la fine moustache blanche s'était éteint durant son sommeil, discrètement, sans prévenir, sans un mot, comme ça. La voisine, Lucette, qui faisait son petit tour chaque matin avait été inquiétée par les volets encore clos. Le temps de dénicher la clef de la massive porte d'entrée, elle n'avait pu que constater le décès du vieil homme.

Malgré les années et bien que la lumière tombât, Pierre reconnaissait ces lieux qui paraissaient comme figés dans le temps. Cette petite route qui serpentait dans le bois de la Perrière lui semblait en tous points identique à celle qu'il empruntait autrefois, enfant,

grimpé sur le haut vélo de son père. Il distingua, à travers la vitre passager embuée, la forme massive de la vieille ferme des Pelot. Abandonnée, la toiture crevassée et béante par endroits, les murs rongés par une lèpre verdâtre ou brune, la bâtisse, qu'il avait connue à ses heures de gloire, lui faisait peine à voir. Des images, fugaces mais tangibles, défilaient devant ses yeux. Il en oublia le mouvement rythmé et vaguement hypnotisant des balais qui chassaient, inexorablement, le fin et insistant crachin qui noyait la campagne.

C'est alors qu'il les vit. Ronds, d'un blanc aveuglant presque bleuté, les quatre yeux fonçaient droit sur lui. Le véhicule, massif, haut sur pattes, avait décroché dans le virage, mordant la ligne continue et s'était engagé sur la voie de gauche. Le conducteur semblait dans l'incapacité de redresser la trajectoire car il continuait à se diriger droit sur lui.

— Nom de ...! D'où sort-il celui-là ?

La pluie, la buée, le crépuscule, l'éblouissement, ce ne fut pas chose facile. Mais Pierre n'avait pas le choix. Entre fracasser sa modeste Clio contre les deux tonnes du 4X4 ou finir dans le talus, il n'hésita pas l'ombre d'une seconde et donna un bon et franc coup de volant vers la droite. L'aile agressive du pick up cogna l'arrière gauche de sa voiture dans un déchirement métallique et la Clio tangua, glissa de l'arrière sur le sol terreux recouvert de feuilles glissantes pour terminer sa course dans un tumulus de terre, entre deux bouleaux. Une vapeur grisâtre s'éleva de la calandre. Derrière, le crissement des pneus du bolide se fit entendre et en jetant un furtif coup d'oeil dans le rétroviseur, Pierre aperçut un unique feu rouge qui disparut dans la nuit.

— Pas croyable !

Il resta un moment hébété, le front sur le volant, réalisant difficilement ce qui venait de se passer durant ces quelques dernières secondes. Bien sûr, l'autre conducteur devait rouler un peu plus vite que la vitesse permise à cet endroit. Il avait,

involontairement, perdu le contrôle de son engin, mais on l'aurait juré, il n'avait rien fait pour ralentir ou freiner. En y réfléchissant bien, il lui sembla même, au rugissement du moteur, que le conducteur avait accéléré pour mieux l'écartier de sa route. D'ailleurs, un rapide coup d'œil dans le rétroviseur lui confirma que l'individu n'avait pas demandé son reste. Il s'en assura en tournant la tête, mais sa nuque était douloureuse, ainsi que son poignet gauche. Sinon, une auto-auscultation rapide le rassura. Rien de cassé, pas de coupure, pas de bosse. La ceinture avait joué son rôle protecteur. Il s'extirpa du véhicule, son pied gauche s'enfonçant dans ce sol humide et spongieux. Un bruit de moteur, s'approchant, se fit entendre. Une aubaine, car il ne pourrait se sortir seul de cette situation.

Une vieille fourgonnette grisâtre s'arrêta de l'autre côté de la chaussée dans un grincement de disques torturés. Le chauffeur, alerté par les gestes de Pierre, n'avait pas hésité un seul instant.

— Eh bien, jeune homme, fit gaiement l'individu en s'approchant. On a voulu jouer les Fangio ?

Pierre ne répondit pas de suite. A quoi bon ? Il observa le nouveau venu. Un gars trapu, la soixantaine, le torse bombé, les bras rebondis sous les manches d'une chemise carreautee comme en portent les bûcherons canadiens. Ce gars avait visiblement l'habitude des travaux de force. Son visage, buriné par le soleil, le vent et les intempéries, prématurément très ridé, présentait cependant une image sympathique et avenante. Les cheveux bruns, longs et fins, effleuraient des épaules massives.

— C'est pas tout à fait ça, rétorqua finalement Pierre. Je dirais plutôt qu'un chauffard m'a forcé à quitter la route !

— Ah ! Je vois. Pas blessé au moins ?

— Apparemment pas. Mais la voiture a dû en prendre un coup.

Le gars hochait la tête en signe d'acquiescement:

— Marcel, dit-il ensuite, en tendant une longue

main noueuse et calleuse aux ongles blancs comme de la craie.

— Pierre. Pierre Duteil, je....

— Duteil ? Tu s'rais pas d'la famille du Jérôme ?

— Tout juste. Son petit-fils.

— Je m'disais aussi. Un air de famille. Bref, faut d'abord te sortir de là. On causera après.

Pierre trouva cette dernière remarque tout à fait judicieuse et bienvenue car il n'avait nullement l'intention de discuter maintenant. D'abord se tirer de là, rejoindre Chevroches et prendre un peu de repos avant la longue journée qui l'attendait. Marcel avait déjà rejoint sa camionnette - tout droit sortie d'un musée - et manoeuvré de façon à se placer dos à la Clio. Il souleva le hayon arrière, rabattit la plaque de tôle rouillée qui surplombait le pare-chocs et exhiba, fier, un treuil flambant neuf, rouge comme un camion de pompier.

— Tiens, mon gars, prends-ça et accroche-le à l'arrière de ta tire. Doit bien y avoir une espèce de crochet là-dessous.

Il y avait un crochet. Pierre fixa le mousqueton et s'installa au volant. En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, sa voiture fut tirée du talus et placée sur le bord droit de la route. Le treuil n'avait eu aucune difficulté à l'extirper de là.

— Eh bien voilà, fit Marcel, pas peu fier, enroulant le câble maintenant libéré. Faut bien que ce treuil serve de temps en temps. Pour la voiture, faudra peut-être jeter un œil sur la direction. En général, c'est ça qui prend. Et la calandre ?

— Rien de grave. La terre a bien amorti le choc. Et la fumée n'est due qu'à toute cette pluie sur le radiateur. Ça va aller. En tout cas je vous remercie bien. Sans vous....

— Ne me remercie pas. C'est tout à fait normal. Vous, dans les villes avez un peu oublié tout ça. Mais dans nos campagnes, c'est un peu notre manière de vivre. On se rend constamment des services, alors on ne se remercie plus. Mais passe chez nous après la

cérémonie, pour boire un coup. On parlera du Jérôme. De toute façon, je viendrai à l'église.

Et il tourna les talons, sans plus de cérémonie. Il démarrait déjà dans un tintamarre de pot d'échappement qui n'aurait pas passé le test du sonomètre...

Pierre inspecta sa voiture. Hormis le creux et l'éraflure sur l'aile arrière gauche, tout paraissait normal. Mais la direction pouvait avoir souffert. Il décida de poursuivre sa route prudemment, sans excès. D'ailleurs, il n'était plus très loin.

2

La colonne s'allongeait sur au moins une lieue. Les archers à cheval, revêtus d'une cotte de gros drap bleu foncé et coiffés d'un casque de métal, ouvraient la marche. A leur suite, les cavaliers en armure complète, sur des destriers caparaçonnés pour le combat et enfin les hommes à pied. Cette longue file de soldats en armes se prolongeait par un nombre impressionnant de chariots et un convoi constitué de différents artisans : forgerons, tailleurs, cordonniers ou encore selliers. Une troupe de femmes, dont certaines à cheval complétait cette armée qui venait, par ce matin neigeux de février 1439, de passer le col de Zabern pour pénétrer en terre alsacienne. Jean de Fenestranges, avançait, sur un magnifique cheval alezan à la robe cuivrée. La crinière, pigmentée de noir, voletait dans le vent qui descendait du sommet.

Ce cavalier, massif et puissant, au visage impénétrable, guidait sa monture d'une main sûre. Rien ne semblait devoir l'arrêter, le faire douter, lui insuffler la moindre crainte ou peur dans l'objectif qu'il s'était fixé. D'autres chevaliers, très reconnaissables à leurs blasons, armoiries et étendards, le flanquaient à gauche et à droite, créant ainsi une sorte d'escorte cérémonieuse.

Un cavalier, venant au devant de la colonne, vint se placer à hauteur de ce groupe, faisant effectuer un demi-tour à son cheval d'un blanc immaculé. Jean

de Fenestranges tourna un visage dans lequel toute expression semblait avoir disparue. Son regard, comme vitreux, paraissait absent.

— Eh bien, Étienne ? Quelles nouvelles ?

— Nous sommes attendus, cher compagnon, mais rien d'étonnant. Ces bougres d'Alsaciens ne sont pas décidés à nous laisser passer. Les rumeurs étaient fondées.

Il ôta son casque à cimier blanc, qui malgré le temps froid, lui donnait des sueurs. Ses cheveux, noirs et drus, taillés courts, surplombaient un visage sévère, carré, volontaire. Deux yeux gris, très pâles et très mobiles, dénotaient une dureté de caractère et un esprit tenace. L'homme, apparemment, n'était pas facile et savait où et comment mener ses affaires. Il ébaucha un léger sourire, comme satisfait de la situation.

— Sont-ils nombreux ? demanda alors l'un des autres chevaliers, qui portait un long bリアud gris orné d'un blason : une épée argentée sur fond rouge vif. Il avait un assez fort accent britannique.

— Pas assez, en tous cas, pour nous causer de réels ennuis, Quennede, répondit Etienne. Nous nous déferons d'eux assez aisément. Ils seront moins coriaces que ces Anglais que nous avons rossés tantôt sur la route de Bar.

— C'est parfait, reprit Jean. Faisons halte à l'orée de ce bois. Que les hommes se restaurent et se reposent. Nous nous préparerons au petit jour.

— Poton, occupe-toi donc des éclaireurs et qu'ils nous fassent un rapport détaillé le plus rapidement possible, poursuivit Etienne.

— Tu sais bien que j'ai l'habitude, répondit l'interpellé, un gaillard trapu, au large cou et aux épaules solides. Je prends quelques hommes.

Il fit virevolter son cheval et se fonda vers l'arrière, probablement à la recherche d'un groupe pour cette mission.

Le campement fut installé. La queue de colonne était enfin arrivée et ce n'est pas moins de huit mille

hommes qui se préparaient à bivouaquer, qui allumant un feu, qui installant rapidement une tente de peau ou encore fourbissant ses armes pour en vérifier l'état. Il y avait là les divers et habituels échantillons des corps d'armées : archers, lanciers, cavaliers, piétaille avec épée ongue, soldats équipés de coulevrines. Étaient aussi présents les ouvriers qui réparaient, forgeaient, débroussaillaient, préparaient les pièges de chemins ou de forêts, creusaient les fossés, plaçaient des chausse-trapes ou encore d'autres machinations toutes aussi diaboliques. Les guetteurs n'étaient pas en reste ainsi que les escouades de surveillance ou d'actions rapides, armées d'arbalètes longues, puissantes et précises. Ces hommes, tous des mercenaires, avaient combattu en maints lieux durant les dernières hostilités de la guerre contre l'Anglais et le Bourguignon. Leur moral n'était pas très bon. Fatigués, menés de campagnes en campagnes, mal vêtus et point trop bien nourris, leur dernière mission en Lorraine s'était terminée sans le versement de la solde promise. De rage, ils avaient massacré et détruit un nombre important de hameaux, pillant, tuant et violant. Leur maître, Étienne de Vignolles, les avait maintenant emmenés vers cette terre d'Alsace, où disait-il, ils pourraient faire un magnifique butin et ainsi oublier et compenser leur déconvenue lorraine. Aussi, étaient-ils tous prêts à en découdre, leur soif d'argent et de meurtres aiguisée au plus haut point.

Des chariots, les femmes avaient sorti les denrées alimentaires grappillées sur le parcours. En cette saison, les légumes étaient rares. Aussi, l'essentiel du menu tenait-il en une bouillie de céréales que l'on avait volées dans les fermes, après en avoir trucidé les occupants, jeunes, vieux, malades et infirmes. La dernière exaction en date était ce pauvre fermier unijambiste, que des mercenaires avinés avaient fait griller à petit feu, le saupoudrant de sel pendant la « cuisson ». Le malheureux, à demi-carbonisé et encore fumant, s'était roulé par terre pendant de

longues minutes, poussant des cris à glacer le sang. La bouillie était parfois accompagnée de viande séchée, mais les quantités étaient toujours assez minimes et il fallait toute la vigilance de quelques hommes de surveillance pour que la distribution ne tourne pas à l'émeute ou au meurtre. Le vin, lui, ne manquait pas. Des tonneaux, par dizaines, emplissaient les chariots. C'était une mauvaise piquette acide, mais il réchauffait, sur le moment, ces diables à demi-frigorifiés. Le liquide était versé dans des sortes de gobelets de bois cerclés de métal et les boit-sans-soif se jetaient sur le breuvage, vidant les chopes d'un trait et tendant la main pour un second service. Une odeur de céréale brûlée montait au-dessus de l'immense camp, les effluves se groupant en un nuage jaunâtre qui s'étirait et s'effiloçait vers l'ouest emporté par le vent ascendant vers le col de Zabern.

— Alors Poton, cette escouade, qu'en est-il ? demanda Étienne, tirant à belles dents sur un morceau de viande aussi dur que du cuir.

— Elle est revenue. Les adversaires occupent le bois en dessous. Difficile de les dénombrer. Mais d'après un homme que nous avons saisi, le groupe ne serait pas trop important. L'alliance des villes ne semble pas avoir bien fonctionné. De plus, la partie sud de cette forêt est moins accessible mais moins bien surveillée.

— Et si c'était un piège ?

— Peu probable. S'il ne sont pas nombreux, je les vois mal dégarnir la partie la plus accessible et se tapir sur l'autre bord de ce bois. Ils prendraient, un risque certain.

— Justement, le piège ne tiendrait-il pas dans le raisonnement que cela nous impose et que tu viens d'énoncer ?

Étienne resta perplexe un moment, son sourcil droit froncé, ce qui était chez lui un signe de contrariété. Il savait son ami Poton très brillant et peut-être voyait-il juste.

— Tu as peut-être raison. Ces diables d'Alsaciens ont l'esprit tortueux et retors. Mais je pense que cet accès reste quand même la meilleure option.

Poton n'insista pas. Il avait, à maintes reprises, fait confiance à cet instinct particulier de son compagnon d'armes. Depuis la montée de Gascogne vers Orléans où ils avaient combattu aux côtés de la Pucelle, jusqu'à ce jour, en traversant tant d'épreuves et de batailles, en Normandie, en Picardie et en Lorraine, les prises de décisions de son ami avaient toujours été les bonnes et s'étaient soldées par de francs succès. Cette fois encore, il savait pouvoir lui faire confiance.

— Très bien, dit-il simplement, résumant en ces deux mots toute la certitude qu'il avait en cette option.

— Nous enverrons tout d'abord nos arbalétriers. Qu'ils ouvrent, discrètement un passage dans lequel nous pourrions nous engouffrer. Qu'ils partent avec au moins deux heures d'avance. Je les accompagnerai.

— Alors buvons à cette future victoire, dit Poton en levant son gobelet.

— Buvons et festoyons mon ami, reprit Étienne, un large sourire aux lèvres. Il y a là, sous ma tente, quelques jouvencelles qui ne demandent qu'à nous faire passer un agréable moment.

Étienne se leva, difficilement en raison de cette douleur à la jambe gauche qui ne le quittait plus, et ils gagnèrent la tente voisine, dont la porte de peau de chèvre, doublée de vair, était entrouverte. Quatre jeunes filles, emmitouflées dans des couvertures épaisses, discutaient à mi-voix. Lorsque les compères s'approchèrent, elles tendirent les bras, invitant les deux hommes à les rejoindre et à se glisser près d'elles pour leur prodiguer des caresses dont elles avaient le secret.